



Il tourna sur moi des yeux éteints. — Page 382, col. 2.

voir sa bonne mère dans cet état... Elle commence à parler pieusement, elle le bénit, et lui dit qu'elle est certaine de ne pas vivre vingt-quatre heures de plus... Sam pleure toutes les larmes de son corps et dit que pour rien au monde il ne voudrait quitter sa bonne mère... Il s'assied à son chevet, y passe toute la nuit, et il est si bon qu'il va chercher une médecine qui, après tout, n'était que du gin et de la menthe mêlés ensemble. La garde est enchantée de voir que la malade a un si bon fils; ce bon fils envoie chercher un peu de rhum et la garde va se coucher ivre morte.

— Pourquoi diable faisait-il tout cela? demanda Dick.

— Vous allez voir tout à l'heure, répondit Cracksman. Le lendemain soir vers dix heures le jeune homme dit à la garde :

— Garde, ma pauvre mère s'en va, elle ne passera pas la nuit; je suis bien malheureux et je voudrais pour me remettre une goutte d'un certain rhum qu'on ne vend que dans une certaine taverne près du pont de Westminster.

— Bien, mon cher monsieur, bien, dit la garde, je vais en aller chercher une bouteille, car je pense que nous aurons besoin de nous réchauffer un peu cette nuit.

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

La chaise sur laquelle je me plaçai se trouvait tournée vers un étroit corridor aboutissant à la petite pièce particulière où j'avais aperçu, pour la première fois, le pâle visage d'Uriah Heep à la fenêtre. Uriah, qui était allé, depuis notre arrivée, remiser notre voiture et le poney dans une auberge voisine, travaillait à son pupitre, surmonté d'un cadre en bronze propre à y suspendre

des papiers, et auquel était suspendu, en ce moment, le document dont il faisait une copie. Je crus d'abord que cet écrit formait entre nous une sorte d'écran qui l'empêchait de me voir; mais en regardant plus attentivement, j'observai, non sans être un peu gêné; que de temps en temps ses prunelles ardentes glissaient sous le papier leurs regards sournois, semblables à deux rayons de soleil obliques, et se fixaient sur les miens pendant une minute entière sans que la plume cessât de courir, en apparence du moins, sur le pupitre. Je cherchai à ne pas les rencontrer; soit en me dressant pour examiner une mappemonde collée contre la muraille, soit en lisant le journal du comté de Kent que je pris sur une table; mais ces prunelles avaient une puissance d'attraction qui me ramenait toujours dans la direction de leur rayon visuel, et, chaque fois, j'étais sûr de les trouver fixées sur moi.

Sans me rendre compte de cette fascination; je fus charmé de voir revenir ma tante et M. Wickfield après une absence qui me parut longue. Leur excursion n'avait pas été complètement satisfaisante. Le pensionnat avait convenu, mais non les maisons où M. Wickfield avait proposé de me loger en attendant qu'il y eût place pour moi dans l'établissement même.

— C'est très-malheureux, dit ma tante, je ne sais que faire, Trot.

— C'est un malheur, en effet; dit M. Wickfield; mais il n'y a pas à s'en désespérer, je sais un moyen d'arranger les choses.

— Et lequel? demanda ma tante.

— Laissez-moi votre neveu. Il m'a l'air d'un enfant tranquille, il ne me troublera en aucune manière. Ma maison est parfaite pour qui veut étudier; elle est aussi silencieuse qu'un monastère et contient presque autant de chambres qu'un monastère a de cellules: laissez-le ici.

Évidemment c'était une offre qui plaisait à ma tante, quoiqu'elle fût trop délicate pour l'accepter tout d'abord. Je pensais comme elle.

— Allons, miss Trotwood, dit M. Wickfield,

voilà le seul moyen de lever la difficulté qui nous arrête; il ne s'agit que d'un arrangement temporaire, d'ailleurs. Faisons-en l'essai. S'il a, pour votre neveu ou pour moi, des inconvénients que nous n'avons pas prévus, eh bien! nous en trouverons un autre: il n'est rien de tel que d'avoir le temps devant soi. Laissez-moi votre neveu, vous dis-je.

— Je vous suis bien obligée et lui aussi, je le vois, mais... dit ma tante.

— Allons, je sais ce qui vous gêne, s'écria M. Wickfield. Vous ne serez pas accablée par le poids de vos obligations, miss Trotwood. Vous pouvez payer pension pour lui, si vous voulez... Je ne serai pas difficile sur les conditions; mais vous payerez, si cela vous fait plaisir.

— A cette condition-là, dit ma tante, quoique ce ne soit pas diminuer l'obligation réelle, je serai charmée de vous le laisser.

— A la bonne heure! Venez donc voir ma petite ménagère, dit M. Wickfield.

Nous montâmes, en conséquence, par un vieil escalier à large balustrade, qui nous conduisit à une espèce de salon dont le jour mystérieux provenait de trois ou quatre de ces bizarres ogives que j'avais remarquées de la rue en arrivant. Le mobilier de cette pièce était du chêne, parfaitement assorti aux lambris, aux parquets et aux grosses solives du plafond. Parmi les choses antiques, on remarquait un piano moderne, un ou deux tabourets en tapisserie verte et rouge, une jardinière avec des fleurs; mais les coins et recoins de ce gothique appartement étaient garnis, soit d'une petite table, soit d'un buffet, soit d'une étagère, soit d'un siège de forme originale qu'on ne se lassait d'admirer que pour admirer un autre meuble non moins curieux: tout là, d'ailleurs, correspondait à cette pensée de solitude et de propreté qu'avait fait naître l'architecture extérieure de la maison.

M. Wickfield frappa à une porte dans un des panneaux des lambris, et ce signal fit venir une jeune fille à peu près de mon âge qui l'embrassa: